

Entretien avec la Cécile LADJALI, romancière, dramaturge, essayiste, enseignante et directrice du Programme Baudelaire à la Fondation Robert de Sorbon

- ❖ *Cet entretien s'est déroulé en visioconférence le mercredi 8 mars 2023 avec Frédéric Miquel, IA-IPR, Lucie Bellone et Emmanuel Bergon, chargés de mission académique pour le dispositif « Ces élèves (qui) nous élèvent ». Leurs trois voix se succèdent ici sous l'appellation « CE(Q)NE ».*

CE(Q)NE : Bonjour Cécile Ladjali, et merci tout d'abord de nous accorder cet entretien. L'objet de cette rencontre est de pouvoir bénéficier de votre expérience à la fois d'enseignante et d'autrice autour de la problématique qui donne lieu depuis quelques années à des recherches autour du thème « Ces Elèves (qui) Nous Elèvent ». Pour notre équipe, il s'agit de voir dans quelle mesure les élèves peuvent contribuer, peu ou prou, à l'évolution de leurs enseignants dans le domaine éducatif. Loin de nous l'idée de réduire la portée de l'autorité de l'adulte : l'adulte est celui qui enseigne, qui transmet, qui est présent dans la classe pour élever les élèves. Mais, dans ce dialogue, dans cette relation pédagogique, il y a certainement une interaction, une réciprocité. C'est ce que nous interrogeons depuis quelque temps maintenant, et qui a donné lieu l'année dernière à un ouvrage-abécédaire. La lecture d'un certain nombre de vos livres nous a donné envie d'avoir votre sentiment sur cette question à travers votre expérience d'enseignante, mais également à travers votre œuvre, même si les deux sont, sans nul doute, intimement tissés. J'avais d'abord envie de vous parler de votre ouvrage *Eloge de la transmission*, ouvrage que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt, car celui-ci se situe justement à la jonction entre la prééminence de l'autorité - de la transmission culturelle que l'on doit avec beaucoup d'exigence aux jeunes - et l'idée qui affleure, ici ou là, sous votre plume et celle de Georges Steiner, selon laquelle les élèves deviennent supérieurs aux maîtres, réalisent des prouesses auxquelles nous ne nous attendons pas, et nous font évoluer dans notre regard et notre pratique. Ma première question serait donc de savoir si, en tant qu'enseignante, vous avez des expériences, des anecdotes à nous partager, qui ont consisté à vous sentir élevée par vos élèves d'une manière ou d'une autre.

CL : Alors, oui, j'ai peut-être tout de suite trois exemples à vous donner en tant qu'autrice (deux pour le roman et un pour le théâtre) qui pourraient démontrer que ce sont les élèves, leur caractère vital, leur présence en cours, qui me nourrissent et qui m'inspirent très souvent quand j'écris de la fiction. Pour moi, les deux métiers (de professeur et d'écrivain) sont étroitement liés, et à aucun moment je ne suis dans une situation schizophrénique où je serais tiraillée entre les deux, préférant l'un certains jours, détestant l'autre d'autres jours. Au contraire, ce qui est agréable, c'est précisément qu'il y a beaucoup de vases communicants entre les deux. J'ai longtemps enseigné dans les quartiers difficiles et j'enseigne aujourd'hui à des élèves malentendants, atteints également de troubles du langage. Je sais à quel point on est souvent très malheureux lorsque les mots font défaut, quand le lexique n'est pas assez riche, la syntaxe suffisamment souple, pour pouvoir dire qui l'on est. J'ai souvent recueilli ce désarroi des élèves - ils me l'ont confié - et j'ai fini par en faire une fiction qui s'appelle *Illettré*. A aucun moment, bien entendu, mes élèves ne sont des illettrés, mais j'ai essayé d'imaginer ce que pouvait être cette situation de détresse si je pouvais le curseur encore plus loin, et ça a donné ce roman adapté ensuite au cinéma par Jean-Pierre Améris. Je dois dire que mes muses, mes grands inspirateurs, ont été mes propres élèves. Ce sont eux qui m'ont permis l'empathie suffisante pour inventer un personnage, à ce point empêché, à défaut de mots. L'autre livre inspiré par mes élèves malentendants, c'est *Aral*. Il s'agit d'un roman où la mer d'Aral au Kazakhstan disparaît, où le personnage principal, qui assiste à cette disparition, devient sourd alors qu'il est

un grand musicien. Dans sa dérégulation, dans son hébéphrénie, dans son enfermement, ce personnage a été inspiré par mes élèves sourds. Ce sont des idiosyncrasies très particulières qui renvoient à un positionnement très spécial face à l'autre, face au monde, face aux mots. Encore une fois je n'ai rien inventé. Ce sont les jeunes qui m'ont permis d'écrire à peu près correctement. Et puis récemment, j'ai été invitée par l'Institut français en Israël pour parler de mon dernier roman - *La Nuit est mon jour préféré* – dont la toile de fond est le conflit israélo-palestinien. Et même si cette tournée à Haïfa, Jérusalem, Tel Aviv s'est très bien passée, je suis tombée malade et en reviens très fatiguée. En fait, tout était très corseté du fait de mes origines iraniennes. J'étais très surveillée et marchais sur des charbons ardents dès que je prenais la parole - et encore, je n'ai pas fait de politique et n'ai parlé que de littérature ! Mais je me suis souvenue que mes élèves, il y a quelques années de cela, avaient été beaucoup plus subtils, plus élégants, et plus intelligents dans le dialogue à engager que les adultes rencontrés là-bas. En tout cas, ils m'avaient mis beaucoup plus à l'aise pour aborder ce sujet qui fâche tant les élèves des quartiers difficiles. On avait organisé notre propos à la faveur des grands mythes et du théâtre, de manière métaphorique, légèrement décalée, autour de l'un de mes textes *Hamlet-Electre* : Hamlet est juif, Electre est palestinienne. C'est William Mesguish qui avait mis en scène la pièce à la MC93, et des débats avaient été organisés en amont et en aval du spectacle. Et je dois dire qu'à travers les allégories, les symboles ou les détours métaphoriques, le dialogue avec mes élèves musulmans, très énervés à l'époque par le conflit israélo-palestinien, avait été beaucoup plus fluide et plus apaisé que lors de mon voyage où j'ai ressenti une grande tension à l'endroit des adultes. Alors évidemment, oui, la confrontation avec les enfants m'est indispensable pour écrire et pour essayer de réfléchir à peu près correctement. Les élèves nous apportent et nous apaisent beaucoup ; ils nous obligent à aménager nos discours pour les rendre encore plus humains, plus accessibles et plus justes.

CE(Q)NE : Merci beaucoup pour ces trois témoignages. Vous dites souvent que le professeur doit penser contre ses élèves au sens où il doit les élever et ne pas aller dans le sens qui est le leur a priori. Mais, dans quelle mesure, avec vos élèves malentendants au profil si particulier, vos propres pratiques ont-elles déjà été modifiées par l'obligation de faire AVEC, et non nécessairement CONTRE ?

CL : Il est vrai que j'ai été obligée de changer un peu ma posture d'enseignante, assez radicale comme vous le savez. Je dis souvent qu'une formation, c'est avant tout une déformation, et qu'il faut travailler contre les élèves, les amener ailleurs, pour qu'ils dialoguent avec quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes, parce que sinon ça me paraît un peu dégoûtant... (*Rires*). Mais effectivement, quand vous êtes avec des élèves handicapés, il faut revoir ou aménager quelque peu vos beaux principes. En effet, ce sont des sourds « oralistes ». Même appareillés, ils entendent très mal, et lisent sur les lèvres. Avec eux, je dois être très différente dans mon corps que dans une salle de cours classique : être toujours face à eux, à aucun moment ne leur tourner le dos quand je parle, notamment lorsque j'écris au tableau. Non seulement ils lisent sur mes lèvres, mais ils doivent me voir dans les yeux. C'est très impudique. On est dans de toutes petites classes, à quelques centimètres les uns des autres. Tout le corps s'anime pour pouvoir établir une communication avec eux. Ce qui est amusant, c'est que la lecture labiale m'a même modifiée dans mon comportement avec les étudiants ou les entendants. Quand je fais de petites conférences ou que je donne des cours à l'université, les gens se demandent pourquoi j'articule autant en faisant de grands gestes. J'ai donc été véritablement modifiée – physiquement - par mes élèves. Après, vous savez, j'ai appris avec eux qu'il y a deux familles de malentendants : les « oralistes » et les « signeurs ». Il faut savoir que la première langue d'un sourd est la langue des signes. Les oralistes, eux, ont appris à lire sur les lèvres et à parler avec l'orthophoniste alors qu'ils n'entendent pas les mots qu'ils prononcent ; ils ont choisi d'oraliser et de lire sur

les lèvres afin d'être avec le plus grand nombre. Ce que je vais dire est peut-être un peu violent, mais la plupart des gens parlent et entendent. Or, eux, ont choisi courageusement de nous rejoindre. C'est ce courage que je salue, car cela demande énormément de courage ! Alors oui, même si je m'adapte à ce public, j'essaye quand même de les faire entrer dans mon credo, dans ma façon de voir le monde qui est assez simple à comprendre : je pense que sans les mots, on ne peut pas être avec les autres. Alors j'applique, à l'endroit de ces élèves, les mêmes méthodes que celles que j'ai appliquées pendant quinze ans en Seine-Saint-Denis avec mes élèves des quartiers difficiles. Même si les problématiques linguistiques sont différentes, le schéma reste le même. On a au départ des élèves qui ne sont pas à l'aise avec le langage et qui attendent éperdument de leurs professeurs qu'ils les élèvent. Malgré le handicap, physique ou social (mes élèves de Seine-Saint-Denis ont grandi très souvent dans des maisons sans livres), les élèves attendent beaucoup de leurs professeurs. Et même s'ils n'osent pas trop le dire parce que ça fait un peu « bouffon » à l'égard des copains, ils attendent des professeurs qu'ils les aident et leur donnent les mots. L'une de mes anciennes et merveilleuses élèves, Alice, aujourd'hui étudiante de Master à Sciences Po, est atteinte d'une maladie dégénérative assez tragique : elle perd progressivement la vue et l'ouïe ! A l'époque où j'étais sa professeure de français, j'ai assisté à son oral du bac où elle est tombée sur un poème de Verlaine. Pendant une demi-heure, elle a parlé de peinture et de musique alors même qu'elle n'y voit pas et qu'elle n'entend pas. C'est un exemple pour dire que même s'il y a un problème au départ, il faut faire AVEC lui, et ça en devient sublime. Pour Alice, le jury pleurerait. Je sais que si elle avait pu le voir, cela l'aurait énervée...

CE(Q)NE : Je me demandais si la relation de l'enseignante que vous êtes avec les élèves pouvait être du même ordre que celle que vous tissez en tant qu'auteurice avec vos lecteurs. Pourrait-on parler de la même réciprocité ?

CL : Oui. Vous m'autorisez par votre question à faire un rapprochement que j'hésite à faire la plupart du temps, même si j'ai le sentiment que les deux choses se ressemblent. Dans les deux cas, qu'il s'agisse de l'élève ou du lecteur, je le prends suprêmement au sérieux, et je compte sur son intelligence, sa capacité à s'embarquer dans une aventure qui est aussi passionnante qu'exigeante. Mes cours, je ne les revois jamais à la baisse. Je parie sur des textes difficiles (classiques ou contemporains) car je pense qu'on doit la beauté aux élèves. La beauté, ils la voient, ils l'attendent et la reconnaissent. Ils savent que la beauté demande des efforts, et ils sont assez fâchés quand on redescend vers eux avec des textes plus simples. Avec mes lecteurs, c'est pareil. Puisqu'ils me font l'amitié de me lire (alors qu'il y a tellement de livres à lire), j'estime que je dois leur offrir un livre digne d'eux.

CE(Q)NE : Est-ce que vous avez alors des lecteurs qui vous ont permis de comprendre des choses que vous n'auriez pas vues dans vos propres ouvrages, un peu comme le médecin dans votre dernier roman qui fut bousculé positivement par ses propres patients ?

CL : Oui, complètement. Ecrire, c'est pour moi faire l'expérience de l'altérité ; c'est à la fois parler à la place de quelqu'un qu'on n'est pas, et c'est ensuite faire l'expérience de la lecture de l'autre. C'est sans doute le plus bouleversant dans ce métier. Quand, à l'occasion d'un salon littéraire, mes lecteurs viennent me voir et me disent qu'ils ont vu telle ou telle chose que je ne soupçonnais même pas, je suis comme sonnée. J'apprends énormément lorsque cela se produit. C'est un peu pareil dans les cours. Il m'est parfois arrivé d'entendre mes élèves débusquer des choses que je n'avais pas vues dans les textes étudiés. Même si c'est rare, j'adore ça quand ça m'arrive. C'est merveilleux. Donc oui, évidemment, on a beaucoup à apprendre de la lecture des autres. Et même si j'ai besoin de la solitude pour écrire, je ne l'aime pas. Si j'écris, c'est

pour rencontrer l'autre parce que j'en ai besoin. Ce n'est donc pas un hasard si je fais ces deux métiers merveilleux qui me permettent d'être dans un dialogue constant avec les autres, dialogue qui est vital pour moi.

CE(Q)NE : Dans *Eloge de la transmission*, vous disiez que l'intuition dans votre enseignement et dans cette relation aux autres était quelque chose de fondamental. Et vous aviez cette formule très belle d'une « conscience souterraine » dans la classe, d'une conscience qui ne se dit pas véritablement mais qui se niche entre les mots. Vous ajoutiez que c'était un des aspects les plus « grisants » du métier. Est-ce que vous pourriez définir cette intuition du professeur quand il fait cours, et préciser ce que cette démarche peut modifier dans la relation aux élèves ?

CL. Oui, c'est ancien, mais je pense toujours pareil. Je me souviens que Steiner parlait de la « fée intuition ». Avec elle, on n'est plus du côté du dogme ni du cours préparé à l'avance. On est au contraire entièrement libéré d'un carcan. On arrive en classe totalement disposé à l'écoute de l'élève afin de répondre aux impondérables, de s'adapter aux aléas, de capter tout ce qui émerge d'imprévu, de construire finalement le cours en même temps que les élèves. Quand on commence à enseigner, on est souvent tenté de faire un cours ex cathedra, tout bien sorti du souvenir de l'agrégation. Mais je pense justement que c'est une très mauvaise démarche car on ne laisse aucune place à l'autre. A l'inverse, l'intuition permet d'aller à la rencontre et d'adapter son discours aux idiosyncrasies de chacun. Et même si ce que je dis, là, n'a rien de scientifique, il est absolument essentiel de le prendre en compte. C'est peut-être un peu désespérant parce que cet aspect du métier ne s'enseigne pas. Mais il faut le dire aux néophytes et aux jeunes professeurs. C'est hyper important. On fait quelque part un métier d'artiste. Moi-même, j'ai toujours l'impression d'être au théâtre quand j'enseigne. Mais s'il y a des choses qui s'apprennent, il y en a d'autres, comme l'intuition, qui ne s'apprennent pas, et qui font partie de notre humanité, de notre pouvoir d'empathie, de notre capacité à nous mettre à la place de l'autre. Et cela, c'est sans doute une nature.

CE(Q)NE : En effet, lorsque je prépare les formations en direction des jeunes collègues sur la réciprocité éducative, je me fais souvent ces mêmes réflexions. La question de l'intuition est complexe car si elle est une prédisposition naturelle, une ouverture à l'autre, les jeunes professeurs demandent néanmoins assez souvent comment ils doivent faire. Et j'ai été assez surprise, en lisant votre roman *Illettré*, de découvrir des portraits de professeurs incapables d'établir le dialogue avec leurs élèves. Moi qui suis, tout comme vous, très enthousiaste et très attachée à la relation avec mes élèves, j'ai été très gênée par ces profils d'enseignants, incapables finalement, du fait de cette absence de dialogue, de leur apprendre à lire et à écrire. Ils portent ainsi une lourde responsabilité dans l'illettrisme de l'enfant, très attachant par ailleurs dans le roman, puisqu'ils ont failli à le faire advenir à lui-même. Et paradoxalement, ceux qui ont été les meilleurs professeurs, ne sont pas forcément ceux qui se réclament de ce métier-là. C'est peut-être une piste à explorer.

CL : Oui, par exemple le personnage du cinéaste, François. C'est lui qui présente une porte de sortie à Léo grâce au langage cinématographique. Comme souvent dans mes romans, c'est l'art qui permet le salut. C'est vrai qu'au départ les professeurs devaient être moins monstrueux, et que le roman devait mieux se finir. Mais au fil des discussions avec l'éditeur, on a décidé d'orienter radicalement le roman vers la tragédie. Je suis tout à fait consciente que ces professeurs, dans leur absence d'empathie ou leur méchanceté, sont des caricatures de mauvais profs, mais pour plus d'efficacité de la fiction, il fallait signifier que le dialogue à l'école n'avait pas eu lieu. Mais même si la majorité des enseignants que je connais sont des personnes formidables, totalement engagées dans leurs missions, il y a néanmoins dans cette situation une

part de réalité. On connaît tous des professeurs désabusés ou fatigués qui font des ravages. Moi-même, j'en ai croisé dans l'enfance, et ça a failli très mal tourner pour moi. Alors même si je ne me venge pas à travers mon personnage et que je suis, tout comme vous, entourée de collègues merveilleux, il existe aussi malheureusement de mauvais professeurs. Et puis la raison aussi pour laquelle ça se termine mal pour Léo est le choc survenu en classe de CP avec la disparition précoce de ses parents. Tout ne repose donc pas sur les épaules un peu sadiques de ces mauvais professeurs. Il y a aussi des raisons psychiatriques à cette chute vertigineuse.

CE(Q)NE : Oui, bien sûr, je me doutais que vous aviez cela en tête. Et cela m'amène à vous poser une question qui porterait plus sur votre propre rapport d'intimité aux élèves. Comment concevez-vous cette nécessité d'être parmi vos élèves ? Que vous apportent-ils en tant qu'êtres humains ?

CL : Ils m'apportent énormément. Ils sont une sorte de fil à plomb et m'obligent à me décentrer. Quand j'écris, je suis assez autocentré. N'ayant aucune imagination, chaque fiction part d'un impératif catégorique, d'une sorte d'obsession qui me conduit finalement à écrire des livres assez violents ou mélancoliques. Et c'est bien parce que tous les jours je retrouve mes élèves, après avoir écrit très tôt le matin la page de roman, que je trouve un équilibre. Ils sont mon fil à plomb et m'obligent à chausser des semelles de plomb. Sinon, je partirais vite je ne sais où avec des tourments ou des questionnements. Ils m'obligent à me décentrer, à être raisonnable, à revenir au réel. Et puis ils m'apprennent à écrire. Quand je fais un cours sur le schéma narratif, les personnages ou les différents types de discours, je suis en train de penser à la page écrite le matin même. Tout a alors pour eux une saveur très concrète. Souvent, en plein milieu d'un cours un peu théorique sur les différents types de discours, je leur raconte justement toutes les questions que je me suis posées en écrivant quelques heures auparavant. J'ai vraiment besoin de cette rencontre avec eux. Je les adore, et je serais très malheureuse si j'arrêtais d'enseigner. Parfois je suis un peu fatiguée parce que je fais beaucoup de choses, mais j'ai vraiment besoin de mes élèves.

CE(Q)NE : Vous écrivez beaucoup justement sur les ateliers d'écriture mis en place dans la classe. Au-delà de ce que vous dites sur les écrits des élèves quelque peu décevants au départ, est-ce que le fait de regarder écrire vos élèves de manière créative vous a permis de mieux appréhender le fait même d'écrire, de vous connaître en tant qu'écrivain ?

CL : Oui, je pense. Même si chacun se situe à un niveau différent, le mouvement est le même. Pour bien écrire, il faut lire beaucoup. Il n'y a pas de bonne écriture qui ne soit suffisamment nourrie de la mémoire des textes. Quand j'écris un roman, je pioche dans ma bibliothèque pour aller y trouver des mots, des images, des rythmes, des sons. Et je demande à mes élèves ou à mes étudiants de faire la même chose. Il y a toujours ce travail d'innutrition, absolument nécessaire, et qui est sans aucun doute le préalable à toute écriture substantielle. Ensuite, le texte monte en puissance. Je suis très à l'aise avec cela et mets également très à l'aise les élèves en leur disant que les plus grands le font. En tout cas, les regarder créer est comme un miroir qu'ils me tendent sur mon propre travail. C'est toujours très intéressant. Cette année, au programme Baudelaire, programme universitaire que je dirige pour la Fondation Robert de Sorbon, les étudiants ont pris en main le texte de Monique Valcke Strauss, une dame de quatre-vingt-six ans qui avait dans ses tiroirs le récit de sa fuite de la barbarie nazie alors qu'elle n'avait que six ans. L'historien et académicien Pascal Ory va préfacier le texte, mais ce sont les étudiants du programme Baudelaire qui l'ont établi, revu, corrigé et même amendé ou complété avec la caution de Monique bien sûr quand il était trop lacunaire. Ils travaillent aussi au fonds Shoah de la ville de Bobigny, établissent les notes de bas de pages, et conduisent un véritable

travail éditorial, accompagnés par deux professeurs également écrivains, Pascal Reverdy et moi-même. Ainsi, avec les artistes qui les accompagnent, ces élèves deviennent un peu des écrivains sous nos yeux. Il y a en plus un passage de relais extraordinaire entre les générations et les cultures puisque ces étudiants, musulmans pour la plupart, dialoguent avec une femme de 86 ans qui est de culture juive. Le 12 avril prochain, dans l'ancienne gare de déportation de Bobigny, ils vont exposer les brouillons ainsi que de grandes toiles qu'ils sont en train de peindre en ce moment en cours d'arts plastiques. Ce sera un grand moment à Bobigny, à 19 heures. On aime articuler théorie et pratique, et on aime les faire créer parce que la création peut les emmener très loin dans la préemption de la littérature et des textes qui peuvent être souvent si intimidants. Il faut dire que les étudiants du programme Baudelaire se sentent souvent complexés et illégitimes dans le travail de l'écriture. On essaie simplement de leur montrer que c'est possible.

CE(Q)NE : Merci infiniment Cécile pour nous avoir élevés véritablement, et pour avoir nourri la réflexion qui, ici, de manière passionnante, s'est cristallisée à la jonction de l'enseignement et de l'écriture. On y a retrouvé finalement la même complexité, si chère à Edgar Morin, notre parrain montpelliérain que nous avons parfois la chance de croiser.

Entretien retranscrit par Emmanuel BERGON,
pour l'équipe de « Ces élèves (qui) nous élèvent »